

# QUAEDYPRE EN FLANDRE

A. VANHOVE

Si vous sortez de la petite cité de Bergues par la Porte de Cassel, vous ne tardez pas à rencontrer un petit ruisseau que l'on remarque à peine: c'est le Schelvvliet<sup>1</sup>. C'est là que commence le territoire de Quaëdypre : la route nationale n°16 le longe d'abord, le traverse ensuite, sur un parcours d'environ cinq kilomètres.

De ce point, on voit se dérouler devant soi deux longues suites de maisons. Celles de gauche sont sur Socx. Un grand nombre d'elles, au lieu de se trouver en bordure du chemin, disparaissent au milieu de jardins. Celles de droite sont sur Quaëdypre : elles se suivent sans interruption et forment comme un côté d'une rue de ville. L'ensemble de l'agglomération porte le nom de Faubourg de Cassel et souvent on le désigne tout simplement sous le nom de Faubourg. Bergues, en effet, n'a qu'un seul faubourg, et, encore ne lui appartient-il pas, la petite ville étant tout entière encerclée par ses remparts et son terrain militaire. Tel qu'il se présente à nous de nos jours, le faubourg, peuplé de quelques centaines d'habitants, est d'origine relativement récente. Avant 1789, et bien que la route nationale existât déjà, puisqu'elle était achevée en 1759, le côté est du faubourg, *de face van de oostrant van het vooghebouw*, c'est-à-dire sur Quaëdypre, ne comprenait que trois maisons formant six demeures<sup>2</sup>. Au dernier recensement on comptait quarante-trois maisons et baraquements, abritant cent trente-deux habitants.

Arrivés à l'extrémité du faubourg, nous quittons la chaussée pour prendre une de ces routes d'intérêt communal qui serpentent à travers nos campagnes. Elles sont si sinueuses, que l'on dirait qu'elles n'ont aucune hâte de nous mener au but. Il est évident qu'elles n'ont aucune envie de réaliser, même très approximativement, la distance à vol d'oiseau.

Voici, à gauche, un souvenir qui nous l'appelle la guerre avec ses tristes réalités. Nous nous découvrons devant lui pieusement et nous murmurons une prière. C'est le cimetière anglais *Military Cimetary*. Il n'y a plus là que de pauvres soldats anglais qui dorment leur dernier sommeil sur cette terre de France qu'ils sont venus défendre à nos côtés. C'était auparavant un cimetière anglo-

---

<sup>1</sup> Telle est la manière la plus générale d'écrire ce nom dans les documents fin XVIIe et XVIIIe siècles. La carte d'Etat-Major porte Schelvvliet, mais on sait qu'elle ne fait pas autorité pour l'orthographe des noms propres, surtout quand ces noms sont flamands. Ce vliet, cette beke commence aux Cinq Chemins de Quaëdypre, coule d'abord dans la direction sud-nord, puis, décrit un angle droit et prend la direction est-ouest. Son cours n'atteint pas six kilomètres. Cet humble affluent de la Colme signifie, de par le nom qu'il porte, cours d'eau coulant au milieu de prairies où s'élèvent des meules de foin ou bien ruisseau au lit rempli de roseaux et de joncs, selon le sens que l'on donne au mot schelf.

<sup>2</sup> Extrait du Terrier de 1761 : Art 375...

américain, mais le gouvernement des Etats-Unis a fait procéder à l'exhumation de ceux de ses soldats qui y étaient enterrés.

A deux cents mètres de là, la route croise une antique voie aujourd'hui très bien empierrée c'est le *Looweg*, chemin peut-être plus ancien que ces nombreuses *steenstraeten* qui de Cassel, centre d'un *septemvium*, rayonnent vers toutes les directions. Avec le *Looweg* finit pour Quaëdypre la section de son territoire relevant de l'administration des wateringues.

Dans le lointain apparaît bien distinctement la belle et grande église paroissiale que nul pâté de maisons ne cache et qui domine la plaine. Des bords du Schelfvliet au Looweg, en effet, l'altitude ne dépasse guère cinq mètres au-dessus du niveau de la mer mais elle passe ensuite insensiblement à dix ou douze mètres pour atteindre, après une montée assez accentuée, plus de vingt mètres près de l'agglomération.

Tout en cheminant, nous pouvons jeter un regard autour de nous. Avec une superficie de 1870 hectares, Quaëdypre est un des plus gros villages de l'arrondissement de Dunkerque. Il vient après Bourbourg-Campagne (3787 hectares), Loon (3430), Warhem (2781), Hondshoote (2473), Wormhout (2741), Pitgam (2327), Grande-Synthe (1927), Tétéghem (1924), Looberghe (1922) et Lederzeele (1888). Il occupe donc le onzième rang comme étendue de territoire sur les soixante-cinq communes de l'arrondissement.

Il y a disproportion entre cette étendue et le chiffre de la population qui n'était, au dernier recensement, que de 1208 habitants.

D'où vient cette disproportion ? Il faut noter d'abord que le village est, non pas essentiellement, mais uniquement agricole. C'est un vrai centre rural. La présence de trois brasseries et de deux minoteries ne saurait lui enlever ce caractère. Or, la population de tous nos centres ruraux est en décroissance. Parmi les nombreuses causes que nous apportent les sociologues pour expliquer ce fait, nous en retiendrons trois seulement.

La question de la natalité n'y est pour rien, ou du moins, n'y a qu'une très faible part. Le nombre des naissances a été constamment supérieur à celui des décès ; on peut même ajouter, pour ceux qui aiment les statistiques, que le pourcentage des naissances, si l'on excepte les années de guerre, est à peu près le même aujourd'hui qu'il y a un demi siècle.

Mais promenez vos regards sur la plaine. De tous côtés vous découvrez de grandes fermes isolées au milieu des arbres des prairies. Elles sont parfois assez distantes les unes des autres. Il n'en était pas ainsi jadis. Vous venez de passer à côté d'une pâture où, près du chemin, il y a une grande mare. Non loin de cette mare s'élevaient autrefois les bâtiments d'une ferme. Celle-ci a été rasée, et les terres qui relevaient ont été englobées dans une autre exploitation. Les vieux terriers et même le cadastre de 1825 nous renseignent sur le nombre de disparitions analogues : il est considérable. Et cependant ces petites fermes abritaient souvent de grandes familles qui y trouvaient, grâce à leur dur travail, le moyen de vivre honorablement.

Voyez, plus loin, cette grande pâture éloignée de toute ferme. On y voyait, jadis une maisonnette où un journalier habitait à prix réduit sous condition de s'occuper du troupeau. Toutes les habitations de ce genre n'ont pas disparu, mais elles deviennent, de plus en plus rares. C'est, une seconde cause de la diminution de la population. La disparition de ces maisons n'est pas compensée par celles que l'on construit au centre : elle porte donc à l'émigration.

L'attrance des villes est devenue irrésistible pour beaucoup de personnes de la campagne. Celles-là, ne grandissent si rapidement qu'au détriment de celle-ci. Le fait est vrai pour Quaëdypre comme pour les autres centres ruraux et il n'y a pas lieu d'y insister.

Cette dernière cause ne fera que s'aggraver, et il est fort à craindre que le prochain recensement n'accuse une nouvelle diminution du chiffre de la population. Et dire qu'au XVe siècle Quaëdypre comptait déjà près de mille habitants et que ce nombre s'éleva à 1975 en 1811 !

Chemin faisant, nous voici arrivés au *bourg*, ou pour nous servir de l'expression courante, au *village*. Un seul monument mérite notre attention, mais il ne nous fera pas regretter notre excursion c'est l'église.

\*\*\*

La paroisse de Quaëdypre fut dotée d'une église dès le XIe siècle. Il existe deux fragments de cet édifice primitif dans la construction actuelle. Tous deux sont en grès bruns du mont Cassel. Nous avons, d'autre part, une partie du mur formant le bras septentrional du transept. La porte en ogive, aujourd'hui murée, que l'on remarque dans ce vestige, n'en est pas contemporaine. Elle fut percée lors de l'inauguration de la maison de campagne des religieux de l'abbaye de Saint-Winoc, c'est par là que l'abbé faisait son entrée dans l'église dont il était le patron, quand il résidait à Quaëdypre. D'autre part, la majeure partie du pignon occidental de la nef principale appartient aussi au XIe siècle. Quatre petites niches rectangulaires pratiquées vers le haut et surmontées de triangles dont les sommets reposent sur des colonnes de forme fuselée et à chapiteau cubique, le tout couronné d'un masque humain taillé dans le grès, dénotent bien le caractère architectonique de cette époque.

La situation de ces deux précieux restes du passé nous permet de faire une constatation intéressante au sujet de l'église primitive. Elle avait la forme d'une croix latine. On ignore si elle avait des bas-côtés ; mais, en tous cas, moins large que l'église actuelle, elle ne différait pas sensiblement de celle-ci sous le rapport de la longueur et la hauteur.

A voir le bon état de conservation de ce qui reste de cette église, il y aurait lieu de s'étonner qu'elle n'ait pas résisté tout entière aux injures du temps. Mais ce que n'auraient pu faire et les intempéries de l'air et t'ouvre destructive des ans, le vandalisme des gueux au XVIe siècle et la barbarie sacrilège des armées ennemies dans les premières années du XVIIe siècle l'accompliront. Les excès les plus regrettables doivent être mis au compte des armées ennemies qui, à différentes reprises assiégèrent Bergues, sillonnant le pays en tous sens et mettant tout à feu et à sang. Un document en date du trois novembre 1611 nous renseigne sur l'état de certaines églises de la région de Bergues : on y lit notamment que « les églises de Wormhout, Quaëdypre et Warhem » avaient été toutes trois « réduites en fort misérable estât et quasi tout abattues. » Mais nos aïeux étaient, pleins d'esprit, de foi et d'initiative. Dès qu'ils virent le calme rétabli et qu'à juste titre ils n'eurent plus trop d'appréhension pour l'avenir, ils se mirent à reconstruire leur église. Ils trouvèrent des ressources dans la perception d'un octroi sollicitée et obtenue, de leurs Altesses l'archiduc Albert et la princesse Isabelle, petite-fille de Charles-Quint, et aussi dans les contributions fournies par l'abbé de Saint-Winoc, gros décimateur de la paroisse, en conformité avec les édits du 28 Mars 1611 et du 2 Octobre 1613, réglant la part des décimateurs dans la réparation des églises. L'abside de la nef du milieu porte le millésime 1601, la tour celui de 1610. Mais les dates, de l'achèvement complet de l'édifice se

trouvent aux pignons ouest des nefs latérales, 1617 et 1618. On peut donc dire que le monument est des premières années du XVII<sup>e</sup> siècle avec des restes du XI<sup>e</sup> siècle. Les guerres qui sévirent dans notre pays de 1646 à 1658 furent la cause de nouveaux et importants dégâts ; mais les restaurations qui en furent la suite n'apportèrent aucune modification au style et au plan. La grosse tour carrée qui chevauche le transept paraît un peu massive à cause de sa faible hauteur (30 mètres en y comprenant la petite flèche en ardoises). Antérieurement à 1610 elle était surmontée d'une flèche en pierre. Les comptes paroissiaux de 1614 nous apprennent que ces pierres furent mises en vente et que le prix que l'on en retira fut affecté aux travaux en cours.

Après cette description historique sommaire de l'édifice, tel qu'il se présente à nous extérieurement, nous y pénétrons par cette vieille porte romane sous laquelle passèrent tant de générations. Longue de quarante-six mètres et large de vingt-et-un, l'église de Quaëdypre couvre une superficie de près de mille mètres carrés et peut être considérée comme l'une des plus spacieuses de la région.

Devant nous se prolongent trois nefs très profondes elles sont séparées par des arcades en ogive dont la retombée se fait sur des colonnes à base octogonale. Les chapiteaux n'ont point d'ornements. Les piliers massifs qui supportent la tour sont cantonnés de demi-colonnes sur lesquelles viennent s'appuyer les dernières arcades. Celles qui se trouvent sous la tour sont en plein cintre.

En résumé, l'effet que produit sur nous l'ensemble est celui d'une harmonieuse simplicité.

Ce n'est point cependant par son caractère architectural et ses vastes dimensions que l'église de Quaëdypre est très intéressante. Le mobilier dont elle est pourvue mérite surtout de retenir l'attention. Le retable de l'autel principal, affectant la forme d'une fausse façade au fronton reposant sur des colonnes géminées d'ordre composite, est du XVII<sup>e</sup> siècle : il date de 1679. L'autel proprement dit est plus récent et d'un autre style. Dans le retable se trouve une grande toile représentant l'Adoration des Mages. Le tableau est signé d'un nom connu dans l'histoire de la peinture, Antoine Goubau, peintre anversois de grand talent (1616-1698).

Les autels latéraux dédiés à N--D. de l'Assomption et à Saint-Nicolas sont dans le style en vogue dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et souvent désigné sous le nom de style Louis XV. Ici, autels et retables grandioses s'harmonisent : on les y plaça en 1752. Ils sont l'œuvre des frères Voselle, de Bergues, Pierre était sculpteur et Ignace, menuisier.

L'autel du Sacré-Cœur, autrefois de la Sainte-Croix, est du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sous l'autel se trouve une Mise au Tombeau, œuvre de sculpture due au ciseau de Van Brouchorst. La statue du Sacré-Cœur a remplacé, en 1885, une statue du Christ sortant victorieux du tombeau.

L'autel de Saint-Cornil, qui fait le pendant au précédent, lui est inférieur comme travail et comme style. On plaça, en 1705, dans l'église abbatiale de Saint-Winoc deux nouveaux autels, l'un dédié à la Sainte-Vierge et l'autre à Saint-Benoît. Le Père Walloncappel, dans un manuscrit conservé à la bibliothèque communale de Dunkerque, nous donne un croquis colorié du premier, jugeant inutile de faire le même travail pour le second, puisqu'ils se rassemblaient pour la forme, « cum sibi invicem quoad formam assimilentur... » C'est ce dernier qui se trouve à Quaëdypre. Il fut acheté à la vente du mobilier de l'abbaye qui eut lieu à Bergues, le 21 février 1792. On dut naturellement lui faire subir d'assez notables modifications pour l'adopter au pilier auquel il est adossé. La grande statue de Saint-Cornil que l'on y voit aujourd'hui est une amplification sans grande valeur de la belle petite statue que l'église possède encore et qui est due au ciseau de Pierre van Brouchorst.

La chaire mérite de retenir l'attention. Elle est dans le style Louis XV et provient du couvent des Dominicains de Bergues, supprimé à la Révolution. La cuve est hexagonale : elle n'est point pédiculée

mais se termine par un cul-de-lampe bien travaillé. Aux angles que forme la soudure des panneaux, de belles guirlandes de feuilles et de fleurs descendent des figurines du sommet représentant les Évangélistes. Les panneaux eux mêmes sont ornés de bas reliefs finement sculptés dans le bois et représentant des scènes de la vie de Saint-Dominique : miracle de Fanjeaux, Vision du Saint dans l'église de Saint-Pierre à Rome, le Saint recevant le rosaire des mains de la Sainte-Vierge, etc. Le dossier de la chaire qui contourne la colonne nous présente deux bas-reliefs, Saint Dominique et Saint Pierre de Vérone. Deux anges, pleins de vie et de mouvement, soutiennent l'abat-voix.

Les confessionnaux sont anciens. Plusieurs viennent de quelque couvent de Bergues et furent acquis pendant la Révolution.

Le banc de communion, qui est dans le style Louis XV, se trouvait autrefois dans l'église des Dominicains de Bergues. On le devine d'ailleurs aux sujets représentés par les médaillons dont il est orné. Il est en chêne et d'un excellent travail.

On peut signaler encore comme étant du XVIIe ou du XVIIIe siècle de nombreuses statues, deux reliquaires en bois, le buffet d'orgue, la balustrade de la tribune qui est un ancien banc de communion. Mais les stalles qui occupent presque tout le pourtour de l'église, tenant, lieu de boiseries, et se retrouvent au chœur, excitent tout particulièrement l'admiration des connaisseurs. Elles proviennent de l'abbaye de Saint-Winoc et furent acquises en 1792. La frise qui les couronne et quelques panneaux sont seuls d'un travail relativement récent.

Les grandes fenêtres en ogive, par où la lumière pénètre à profusion dans l'église, sont garnies de vitraux incolores aux dessins géométriques les plus variés. Il n'y a que deux vitraux à sujets : ils se trouvent au chœur et sont de 1869. Dans le tympan de la fenêtre septentrionale du transept on voit deux figures de grandeur presque naturelle : Jésus et Marie. Dessin et exécution, tout est ravissant et dans le genre de Franz Floris (1530-1579). Il se peut que nous soyons en présence d'un fragment de vitrail du XVIe siècle.

De nombreux tableaux ornent les murs : *Triomphe de l'Eglise* (copie d'un tableau célèbre), *L'Adoration des bergers* (triptyque), le *Sacrifice d'Abraham - Copie*, *Saint-Laurent*, etc. Mais c'est incontestablement *l'Adoration des Mages*, dont il a été parlé, qui a le plus de valeur.

Depuis le renouvellement du pavement, il n'y a plus aucune de ces innombrables dalles tumulaires qui rappelaient aux habitants un peu du passé de la paroisse.

\*\*\*

Avant de quitter cette vieille église si intéressante, nous ne pouvons omettre de faire allusion à la dévotion à Saint Corneille ou Cornil, qui y amène chaque année, de tous les points de notre région, un nombre si considérable de pèlerins. On n'est pas fixé sur l'origine de cette dévotion dans notre église. Certains à la suite du savant abbé Haïgnerd, la reportent au XIe siècle. Mais son organisation actuelle ne remonte qu'aux premières années du XVIIIe siècle. Autrefois le pèlerinage avait lieu à l'autel de Saint Nicolas, où la belle statue au sommet du retable et les médaillons derrière la table d'autel rappellent le glorieux pontife et martyr. Ce n'est qu'au XIXe siècle qu'il fut transféré à l'autel adossé à l'un des piliers de la tour. Une neuvaine annuelle a lieu du 10 au 24 septembre.

\*\*\*

La curiosité est le commencement de la sagesse, nous disent les philosophes. Nous sommes sans doute des sages, puisque nous sommes toujours portés à vouloir connaître le sens et origine des noms de nos villes, villages, hameaux, etc. Il est rare cependant que nous voyions nos désirs pleinement satisfaits.

Quaëdypre nous présente dans le passé les orthographes suivantes : *Iptra* en 1067, *Qualipra* en 1220, puis successivement à partir du XIIIe siècle, *Quaedypre*, *Quaetypre*, *Quaetyper*, ou *Quaet-Ypre*. Quaëdypre est un village ancien. Dans un sondage fait non loin des Cinq-chemins, on a trouvé une monnaie romaine de l'effigie de Néron. Situé à la lisière de l'Houtland, Quaëdypre n'a pas connu les inondations marines de la fin du Ve siècle qui submergèrent la plaine maritime. Il est donc très probable que son nom est bien plus ancien que l'époque où il fait son apparition dans l'histoire. Quelle en est la signification ? On le fait généralement dériver *kwaed*, mauvais, et *yp*, pluriel *ypen*, ypréau, espèce d'orme. Notre localité était boisée et contrastait avec le pays plat et dénudé qui se déroulait jusqu'à la mer l'ypréau dominait. Mais constamment exposée au vent dont rien n'arrêtait la violence, la végétation arborescente devait être très défectueuse. Les habitants de l'intérieur, plus favorisés, auraient noté ce détail dans le nom qui servait à désigner ce point du territoire.

L'explication est ingénieuse. On y souscrirait même volontiers s'il n'y avait un inconvénient. Les philologues ne voient aucune raison qui justifie l'introduction de la lettre *r* dans la troisième syllabe du mot. Par le fait même, ils rendent caduque l'interprétation que nous venons de voir.

A côté de *Mechelen* trouve *Quaet-Mechelen*, où *quaet* a le sens de *petit*. Faut-il découvrir dans Quaëdypre *Petit Ypre* par opposition à la ville martyre si connue ? C'est possible. Mais pour quelle raison notre paroisse aurait-elle reçu ce nom ?

Un historien belge. J.-J. Raepsaet, qui s'est beaucoup occupé de la migration des peuples, y découvre Ypre des Cades, preuve pour lui que quelques familles de cette tribu germanique se seraient établies chez nous.

On voit donc que la question n'est pas facile à résoudre. Et dire que, sans celle lettre *r*, notre siècle était fait !

\*\*\*

On disait autrefois et l'on a écrit que Quaëdypre était la paroisse au grand nombre de châteaux et de maisons de campagne. Le touriste qui, de quelque lieu élevé, inspecterait le pays, ne pourrait que s'étonner d'une telle affirmation. Ce que les cartes d'état-major désignent sous le nom de Château d'Hoymille est un reste d'ancien manoir seigneurial, aujourd'hui maison d'habitation d'une ferme. Une villa moderne s'élève au milieu d'un parc situé à l'angle formé par la route nationale de Dunkerque à Lille et un chemin empierré se dirigeant vers l'intérieur du territoire de la commune, continuation à l'est de la belle avenue qui mène à Socx. Au bas de la côte vers Bergues, dont le Klaphoek, avec près de trente mètres d'altitude, est le point culminant, on entrevoit, en partie cachée par la verdure, la campagne appelée Blauwhuys, La longue allée bordée d'arbres qui aboutit à la route nationale est fermée par une grille que supportent deux piliers en pierre d'un style très simple mais non dépourvu d'élégance. Chacun d'eux est orné d'un cartouche. Sur l'un devaient se trouver

des armoiries que le temps, ou plus probablement quelque main de patriote au cours de la Révolution a fait disparaître. Sur l'autre se lit une date : 1731. L'aspect que présente cette gentilhommière du XVIIe siècle est très pittoresque. La maison d'habitation elle-même, construite en 1671, est simple. Mais ces deux petits donjons en avancée, ce modeste mur d'enceinte surmonté de statues et de deux minuscules pièces d'artillerie, ce pont en bois suivi d'un pont-levis au-dessus duquel on lit l'inscription *Patet ostium probis*, tout cela est charmant. Est-il nécessaire d'ajouter que tous les bâtiments sont couverts en ardoise ? C'est probablement à cette particularité que la maison est redevable de son nom, ce genre de couverture étant assez rare à la campagne et réservé en général aux églises. Encore n'en était-il pas ainsi au moyen-âge. Un certain seigneur du nom de Winemare ou Weimar ayant fait construire une petite église ou chapelle dans une localité de notre Flandre Maritime qui en a perpétué le souvenir dans le nom qu'elle a gardé, les habitants lui donnèrent en flamand l'appellation de Blau-cappel : il fallait donc qu'en ces temps reculés l'ardoise fut un signe bien distinctif en fait de couverture, même pour les églises. Il y a des maisons ou anciens châteaux du nom de Blauhuys dans beaucoup de villages de la région, à Herzele, à Drincham, à Crochte, à Haringhe, etc... Il ne semble donc pas qu'il y ait lieu, comme l'insinuent certains historiens, d'y voir une allusion aux fameuses luttes du XIIIe siècle entre Blaevotiens et Ysengrins.

En un mot, quelques vestiges d'un ancien manoir seigneurial, une villa moderne et un petit château du XVIIe siècle, tel est le bilan de ce qui reste et c'est vraiment peu. Il n'en était pas ainsi au XVIIIe et même au début du XIXe siècle. Il y avait d'abord deux châteaux à tourelles qui eurent les honneurs de figurer au rapport des citoyens De Baecque et Alleaume dont on a parlé dans la notice sur West-Cappel. C'était le *château des Quatre-Tours* dont une seule tourelle excédait la faite de la maison, et le *château de Fonteyne, casteel genaemt de Fonteyne* (Terrier de 1761), Ce dernier appartenait en 1761 à messire Jacques Coppens, de Dunkerque, du chef de son épouse, fille de Gaspard Bart.

Robert Coppens, de Dunkerque, avait, à proximité de la voie romaine dite "steentracte" une campagne désignée sous le nom de "huys van plaisantie".

C'est en revenant à pied à Dunkerque de sa campagne de Quaëdypre que la première épouse du docteur Fockedeey contracta, en mai 1803, la maladie qui devait l'emporter.

Pour ne pas allonger cette liste, disons, en terminant que l'édifice le plus imposant parmi tous ces châteaux, toutes ces maisons de campagne, était certainement la villa de l'abbé de Saint-Winoc, connue sous le nom de *S'Abitshof* ou *S'Abshof*. Il en sera question plus loin.

\*\*\*

« Nulle terre sans Seigneur », voilà un adage que certains juristes d'autrefois admettaient sans réserve. Qu'il en fut ainsi dans certaines provinces, nous ne le nions pas. Mais tel n'était certainement pas le cas pour notre Flandre, où les terres côtières étaient très nombreuses. Cependant, sur un territoire de près de dix-neuf cents hectares, les terres fieffées et les seigneuries ne devaient pas manquer.

Il ne paraît pas que Quaëdypre ait jamais été une terre à *clocher*. Mais, au moyen-âge, des seigneurs en portaient le nom, sans doute parce qu'ils y possédaient le fief le plus important. Un Bauduin de Quaëdypre fut bailli de Furnes. Son fils du même nom, et, pour cette raison, désigné sous le nom de Bauduin le Jeune, ayant fidèlement embrassé le parti de Gui de Dampierre contre Philippe le Bel, se vit confisquer tous ses biens en faveur du chevalier Jean Plateil, du parti du roi, c'est-à-dire son

château ou manoir et tout ce qu'il y possédait en « terres banales (*arables*), en rentes, en denier d'otroi, en mairies, en dienstmanscip (*service d'hommage*) et trois moulins de vent avoques toutes les appartenances de caseune des choses dessus dites... »

Faut-il citer, aux XVIIe et XVIIIe siècles, les seigneuries de Rosendaele, de Haute Seigne, de Brabant, etc., sans compter les simples fiefs ? C'est là matière d'une étude détaillée. La prévôté de Saint-Donat sous la châtelainie de Bergues-Saint-Winoc y avait une enclave, *Perzeele prostie*. Mais le seigneur le plus considérable de la paroisse était l'abbé de Saint Winoc. Que l'on se reporte à l'épithaphe du soixante-deuxième abbé de ce monastère, Benoît Jenseune, décédé en 1709 (*Gallia christiana*, tome V, colonne 341), et l'on y trouvera énumérés les principaux titres de ce dignitaire « comes de Wormhout, Sabitshof, Ouderburg, toparcha de Coethof, Hoymille, etc. » Le comte de Sabitshof et les seigneuries de Couthof el de Hoymille étaient situées sous notre paroisse. La seigneurie d'Hoymille était importante et avait des dépendances à Hoymille, Winnezele, etc.

Le comté de Sabitshof comprenait le terrain de la villa et une ferme avec cent quatre-vingts arpents de terre à labour exploités par l'abbaye. La ferme abbatiale servait aussi de magasin pour les dîmes, quand celles-ci étaient payées en nature. Certaines parties des bâtiments subsistent encore et il faut signaler en particulier les belles caves voûtées de 1713.

La ferme était comprise entre le premier et le deuxième fossé qui entouraient la villa de l'abbé. Il ne reste plus rien de celle-ci : une belle grille en fer forgé, qui ferme l'entrée de la ferme vers l'est s'ouvrait jadis pour livrer passage à l'abbé et à ses religieux qui, par le pont-levis y donnant accès, se rendaient il leur résidence d'été. Les derniers vestiges des bâtiments disparurent en 1900. La villa avait été entièrement brûlée en 1645 par les armées françaises ; mais elle fut reconstruite avec magnificence et sans doute dans le style des nouvelles constructions maîtresses de l'abbaye elle-même dont on trouve un dessin dans le manuscrit cité précédemment. La tradition prétend qu'elle possédait autant d'ouvertures que l'année comptait de jours. Il est difficile de contrôler l'exactitude de ces dires qui semblent un peu exagérés, puisqu'il ne reste plus rien, pas même un croquis, de ce superbe séjour où, à la belle saison, se retiraient les studieux enfants de Saint-Benoît. A l'extérieur, on remarquait des jardins d'agrément, des vergers, des pièces d'eau et de belles avenues au milieu de riants bosquets.

L'abbé de Saint-Winoc était le plus riche propriétaire foncier de la paroisse. Indépendamment des arrières-fiefs et des rentes qu'il pouvait avoir sur certaines terres côtières, il y avait en toute propriété trois cent sept mesures cent soixante-quatre verges de terre. Gros décimateur de la paroisse, il retirait des dîmes, par année commune, la somme de 4273 livres, déduction faite de la portion congrue fournie au curé. Ce chiffre est celui porté au rôle du vingtième de l'année 1755 ; mais un compte détaillé de perception nous le montre notablement supérieur.

\*\*\*

Il faut maintenant payer un juste tribut de reconnaissance aux enfants de Quaëdypre qui, par leur vie et leur science, ont honoré la paroisse. Un jeune vicaire, plein de zèle pour découvrir des vocations, réunit chez lui trois enfants à qui il donna les premières leçons du latin, Pierre-Jacques Dehaene, Jacques Masselis et Fidèle Dekeister. Tous trois firent honneur à Quaëdypre. Les deux premiers ont eu leur biographie où abondent les détails et qu'on lit avec le plus grand intérêt : *L'abbé Dehaene et la*

*Flandre*, par M. l'abbé Lemire (Lille, 1891) et *Vie et saintes œuvres de Monsieur le Chanoine Massèlis*, par M. l'abbé G. Debusschere (2 volumes, Montreuil-sur-Mer, 1892).

Mais le plus célèbre des enfants de notre paroisse est le Révérend Père Debreyne. Il naquit à Quaëdypre le 7 novembre 1786. Après avoir fréquenté l'école de son village, il alla terminer ses études à Paris et suivit ensuite les cours de la Faculté de Médecine. Pourvu du grade de docteur en 1814, il devint le médecin des Trappistes de l'abbaye de Soligny près de Mortagne. Il y entra à ce titre le 17 avril 1817. Vers 1840, il prit lui-même l'habit monastique, et, après une vie passée dans le travail, la prière et la pratique des vertus, il y mourut à l'âge de quatre-vingt un ans le 28 août 1857. Il avait fondé une école de médecine à la Trappe et il y forma des élevés de tout premier ordre. Ecrivain infatigable, il a composé de nombreux ouvrages se rapportant à la médecine, à la philosophie ou à la théologie. La liste en est longue. Contentons-nous de citer les principaux : *Thérapeutique appliquée*, *Précis de physiologie humaine*, *Etude de la mort*, *Des propriétés thérapeutiques de la belladone*, *Pensées d'un croyant catholique*, *Mæchialogie sacrée*, *Etude sur la théologie morale*, etc.

Ce saint et modeste religieux était en même temps un grand savant. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus de son vaste savoir et de la force de raisonnement qu'il apporte à faire valoir ses arguments, ou de la clarté et de la simplicité avec laquelle il nous expose les théories les plus ardues et les thèses les plus profondes.

Le voyageur qui chercherait aujourd'hui à Soligny-la-Trappe la tombe du modeste religieux, ne la trouverait pas. La nouvelle église qui date de 1887 occupe une partie de l'ancien cimetière.

\*\*\*

On ne peut clore cette esquisse du passé de Quaëdypre sans dire quelques mots de la Maison du Buissaert qui eut jadis grand renom dans toute la Flandre Maritime et même bien au-delà des limites de son territoire. M. l'abbé Devin était principal du collège communal de Bergues, Sous la sage direction de cet éducateur émérite, cette maison qui avait connu un commencement de dépérissement, commençait à se relever et pouvait aspirer avec le temps à la prospérité. Mais on était sous le règne de Louis-Philippe, M. Devin avait été nommé principal en 1828, et tout le monde était heureux de ses succès. Il surgit malheureusement un différend entre le principal, légitimiste ardent, et la municipalité ou le conseil académique. Le futur historien du collège de Bergues apportera sans doute quelques précisions dans cette affaire très obscure. Toujours est-il qu'il démissionna en 1832, et que cette démission fit quelque bruit. Mais nous avons affaire à un homme entreprenant et capable de concevoir et de réaliser de hardis projets. M. de Hau de Staplande possédait à Quaëdypre, au hameau du Buissaert, une belle et spacieuse maison de campagne. Un des collaborateurs de M. Devin, M. Lévesque en fit l'acquisition, sans doute à la prière de son principal, celui-ci ne voulant probablement pas encore laisser deviner le plan qu'il formait en secret. Il n'en deviendra, en effet propriétaire de fait qu'en 1834, par acte de vente daté du 13 septembre de cette année et passé par devant Me Delaroière, notaire à Bergues.

C'est là que, des la rentrée de 1832, M. Devin ouvrit un collège libre, plusieurs années avant le vote de la loi sur la liberté de l'enseignement. La réputation du directeur y attira la plupart des élèves du collège de Bergues.

On n'y recevait que des pensionnaires et le prix de la pension était de 450 francs, payables par quart, c'est-à-dire 112 francs cinquante centimes, aux premier octobre, quinze décembre, quinze mars et premier juin.

Confiant dans l'avenir de son œuvre', M. Devin n'hésita pas à faire élever de chaque côté de la construction primitive un pavillon à étage.

Le programme des études comprenait le français, le latin, le grec, l'anglais, l'italien, les sciences physiques, mathématiques et naturelles. On ne négligeait pas non plus les arts d'agrément.

Les élèves vinrent de tous les points du pays et la Maison du Buissaert compta jusqu'à cent cinquante élèves, appartenant à l'élite de la région : c'était, pour l'époque, un chiffre considérable. Les craintes que M. Devin pût avoir du côté de l'autorité académique et du gouvernement se dissipèrent : on fermait les yeux. Les difficultés qu'il eut avec l'administration diocésaine s'aplanirent peu à peu. Or, c'est à ce moment que M. Devin ferma brusquement son institution : l'année scolaire 1840-1841 venait de se terminer par la distribution solennelle des prix. La Maison du Buissaert avait vécu exactement neuf années.

On se perd en conjectures sur les motifs qui amenèrent le directeur à prendre cette décision et il n'entre pas dans le cadre de ces quelques notes d'en discuter les principaux. Nous nous contentons donc d'enregistrer le fait.

La propriété fut vendue le 20 décembre 1841. Elle fut achetée pour être livrée à la culture. Ancienne villa et pavillons tombèrent sous la pioche des démolisseurs et bientôt le terrain parfaitement nivelé se transforma en champs fertiles. Le nom de *collegieveldt* donné à ce canton de terre nous rappelle seul le passé.

\*\*\*

Telle est très résumée, l'histoire de Quaëdypre. Il a fallu omettre maints détails très intéressants, afin de ne pas donner de trop vastes proportions à un article déjà si long.